

La Presse

I . La Presse. 1839-09-06.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Presse et correspondances étrangères.

Suisse. — *Bâle, 2 septembre.* — Hier, un député du Haut-Valais est arrivé à Zurich avec une nouvelle protestation, et la nouvelle que 11,209 voix s'étaient prononcées dans le Haut-Valais pour la conservation de la constitution de 1813. Un rapport des représentants, en date du 29 août, annonce que le 28 la nouvelle constitution a été adoptée par une majorité de 7,545 voix sur 8,198 votants. Les représentants prétendent que la constitution aurait été adoptée par les deux tiers des habitants du canton si l'on n'avait pas égaré l'opinion publique dans le Haut-Valais.

Sion, 29 août, sept heures du soir. — En ce moment, le bruit du canon et le son des instruments annoncent que le conseil-d'état, présidé par les représentants, a adopté la nouvelle constitution.

Hanovre. — *Hanovre, 28 août.* — Une lettre porte que, le 26 août, on a distribué des cartouches à la garde, ce qui semblerait annoncer des événements graves. Les bruits de refus d'occupation dans les diverses parties du royaume se soutiennent.

Texas. — Le dernier numéro de l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans mande que le 15 juillet une bataille a eu lieu entre les troupes texiennes et un parti d'Indiens. Ces derniers ont été mis en déroute.

Paris, 5 septembre.

Il s'est opéré, depuis trois mois, dans la situation politique, un changement auquel nous croyons pouvoir nous attribuer quelque participation, et qui est assez notable pour qu'il soit bon de l'exposer.

Il y a trois mois, la politique était devenue personnelle, et partant haineuse et violente. Il n'y avait plus de questions posées, il y avait des amours-propres compromis. On voulait bien commander, mais on voulait encore plus se venger. Les chefs divers des opinions parlementaires, même ceux qui avaient donné le plus de gages à l'ordre, qui avaient le plus vu de près les difficultés du gouvernement et la sincérité des intentions royales, avaient fini par se laisser aigrir on ne sait pourquoi, on ne sait par qui, on ne sait contre qui; mais il y avait émeute et orage dans les abords du trône, au nom d'intérêts vagues, mal nommés et mal définis, comme en ces époques et en ces jours de cohue révolutionnaire, où l'on exécute la veille, sauf à juger le lendemain.

Or, en un temps comme le nôtre, temps de lutte entre des opinions divisées, temps de bataille entre des hommes d'origine et de carrière diverses, les chefs mécontents ne sont jamais sans armée. M. Thiers et M. Guizot, ces deux Coriolans exilés des affaires, n'avaient pas manqué de Volques pour les recevoir. Dans le premier moment, la colère est toujours grande, parce qu'elle part de la dignité blessée; c'est le calcul qui la rend petite. Il était donc tout simple que M. Thiers et M. Guizot, deux hommes éminents, l'un et l'autre artisans laborieux de leur noble fortune, remplis de cette confiance calme et franche, qui est l'orgueil de ceux qui sont au-dessus de la vanité, trouvaient étrange qu'en un pays qu'ils avaient servi, dirigé, honoré du lustre de leur carrière, il n'y eût pas deux postes dignes d'eux. Les royautés ordinaires s'abandonnent; la royauté du talent, jamais. Les rois qui sont devenus de simples citoyens peuvent souvent ne trahir en rien leur origine; mais l'intelligence donne à ceux qu'elle anime un rayonnement qui les signale toujours. On aura donc beau confiner les grands ministres sur un banc de la chambre, les spectateurs les y cherchent et les y découvrent; les étrangers que la curiosité attire aux débats parlementaires, ne font aucune attention aux ministres secondaires étalés à leur place officielle, et ils s'enquerraient avec avidité de M. Thiers et de M. Guizot, qui sont les ministres perpétuels de leur pensée.

C'était donc, nous le répétons, une chose naturelle, que M. Thiers et M. Guizot, éloignés des affaires pendant deux années, trouvaient les vacances un peu longues, et fissent en eux-mêmes cette réflexion légitime, que la chambre ne contenait pas, dans la limite des opinions praticables et pratiquées, sept membres qui valussent mieux qu'eux. Le sentiment de dignité blessée qu'ils devaient ressentir était en lui-même fort excusable; il n'y a personne qui ne le comprit et qui ne le partageât. Mais ce qui était moins naturel, et ce qui était moins excusable, c'est la guerre ouverte à laquelle ils se laissèrent entraîner contre l'indépendance du trône, en acceptant le concours des partis politiques, auxquels d'ordinaire on ne commande un peu, qu'à la condition de leur obéir beaucoup.

Telle que M. Thiers et M. Guizot avaient fini par la faire, la position politique était, il y a trois mois, pleine de difficultés et de périls.

Elle était pleine de difficultés, parce que les prétentions, enflées par la colère, outrepassaient les droits, et que s'il n'y a pas de limite au pouvoir de demander, il y en a une au pouvoir d'accorder; parce que les auxiliaires des deux côtés avaient rendu impossible le bon accord des chefs, et que dans la nécessité de choisir entre eux, on se faisait un ennemi de l'exclu, et un maître de l'élu.

Elle était pleine de périls, parce que nul ne sait où peut mener l'avisement de la royauté, à une époque d'institutions mal consolidées comme la nôtre, et que la monarchie eût été avilie en succombant dans une lutte même engagée malgré elle, quoique contre elle, et où ses adversaires avaient mis de la gloire à réussir; parce que, en matière de respect, il n'y a pas de degrés entre le discrédit et la déférence, et qu'un roi abattu est un roi abattu; surtout, parce que la carrière passée de ceux qui, sans se l'avouer peut-être, se mettaient en hostilité contre le trône, inspirait d'autant moins de défiance contre les coups qu'ils lui portaient. Les grandes trahisons et les grandes ruines se sont toujours opérées ainsi par l'intermédiaire d'un homme qui dissipait tout soupçon. Calphe se servit d'un apôtre contre Jésus, et la révolution d'un marquis contre Louis XVI.

En présence du danger égal qu'il y avait à se décider, il y a trois mois, entre deux hommes qui avaient des prétentions à peu près équivalentes et des droits à peu près pareils à diriger les affaires, il n'y avait peut-être à prendre que le parti qu'on a pris, parti étrange en apparence, le seul sensé au fond. Il peut sembler étrange, en effet, de reconnaître que M. Thiers et M. Guizot résumaient très exactement en leurs personnes les principes et les efforts qui s'étaient rendus maîtres de la situation, et de conclure à l'éloignement de l'un et de l'autre. Cette conclusion n'était pas tirée de l'ensemble de leur carrière passée, mais de ce que leur position présente avait d'exceptionnel et d'exorbitant. On cesse de mériter quelque chose, dès qu'on s'en empare violemment soi-même; surtout, on perd son caractère de ministre nécessaire du roi, dès qu'on se fait gloire de s'imposer à lui au nom d'idées que l'on présente comme contradictoires des siennes.

Le temps surtout, ce grand logicien, qui trouve des raisons évidentes aux choses les plus problématiques, a démontré combien était sage le parti, tout évasif qu'il fût, que l'on a pris. Cet arc de la colère, si violemment bandé contre la royauté, s'est peu à peu détendu sous l'action émolliente de la patience et de la réflexion. Ces groupes factices de mécontentemens et de haines, formés autour des principaux chefs de la chambre, se sont chaque jour dispersés et fondus; l'armée de M. Thiers et l'armée de M. Guizot, formées d'autant d'éléments divers que l'armée de Mithridate, se sont licenciées elles-mêmes, se dépourrant de tous ces auxiliaires qu'attire l'espoir du pillage et de la rapine, et ne conservant que ces légionnaires dévoués, faits aux convictions et aux devoirs de la discipline.

Eux-mêmes, M. Thiers et M. Guizot, débarrassés de l'entourage des petites passions et des petites haines, cette paille qui fait brûler le gros bois, se sont retrouvés l'un et l'autre, dans le silence de leurs méditations, ce qu'ils sont par leur nature d'hommes intelligents et supérieurs, c'est-à-dire les auxiliaires de l'ordre, et de la royauté, qui est son image et son organe. Ils ont compris de nouveau ce qu'ils comprenaient autrefois, à savoir que la royauté ne peut pas recevoir un ébranlement dont ils ne tremblent; que tout homme qui n'est pas seulement un brouillon, aboutit un jour, quelques ruines qu'il ait faites, à la nécessité d'édifier une idée, et de se poser par conséquent en conservateur, tôt ou tard; que l'élément de mobilité qui constitue la chambre élective la rend par cela même et à cause de la rénovation perpétuelle qui s'opère en elle, moins propre à fonder qu'à perfectionner; et qu'on peut d'autant plus se pencher sur l'abîme sans fond de la liberté, qu'on se retient avec d'autant plus de solidité à la monarchie.

Cet apaisement général des idées s'est étendu, circonstance heureuse, jusque sur les choses. Les difficultés survenues depuis quelques jours en Orient, quelque graves qu'elles soient, ne sont point de celles qui se fassent sentir, du moins encore, dans les relations des hommes d'état qui peuvent, dans un avenir plus ou moins prochain,

être appelés aux affaires. Ces difficultés sont neuves, et par conséquent elles n'ont pas encore eu le temps de produire des dissentiments, et d'engager la position de personne. Il n'y avait que les affaires d'Espagne qui pussent dissoudre ou former des cabinets. Or, elles ont déjà perdu aux trois quarts, et elles perdront bientôt tout-fait les circonstances qui leur donnaient ce caractère. Tous les programmes politiques basés sur les affaires d'Espagne vont donc se trouver annulés de fait, et les hommes qui les avaient faits ou qui les avaient subis, reprendront, à cet égard, toute la latitude de leur libre arbitre.

Il y a donc, aujourd'hui, comme nous disions en commençant, une situation politique entièrement nouvelle. La royauté a conservé son empire; et les hommes ont repris leur dignité. Les prétentions personnelles, qui étaient inacceptables; lorsqu'elles voulaient s'imposer, sont devenues légitimes en se réduisant à leur valeur réelle, qui est grande et incontestée; les dissentiments, nés de circonstances extérieures et d'engagemens pris, qui séparaient les hommes, ont rendu leur rapprochement possible, en perdant la réalité que ces circonstances et ces engagemens leur donnaient; en un mot, tout ce qui était difficile et impossible il y a trois mois, est devenu aisé et salubre maintenant.

Le *Temps* répond à l'article que nous avons publié hier, en des termes que nous aimons à reproduire :

« *La Presse* a raison : pour les gens de bonne foi, pour la presse utile et sérieuse, il y a autre chose que des intrigues secrètes avec lesquelles un ministère se défend ou est attaqué. Oui, il y a des idées à émettre, des principes à soutenir, des questions graves à discuter; et nous espérons ne pas manquer à cette mission. Déjà nous avons étudié quelques lacunes de la charte, et il nous semble que c'était là un sujet étrangement négligé, et sur lequel il était besoin d'éveiller l'attention. Les amis de la liberté, les hommes de la presse, les électeurs, les jurés, tous les citoyens ont aussi la voix à élever sur d'autres questions législatives qu'on laisse tomber trop facilement dans l'oubli. »

Cette réponse loyale du nouveau rédacteur en chef du *Temps* est tout-à-fait conforme à l'opinion que nous nous étions formée de son caractère et de son esprit; elle prouve que M. de Montrol ne manquera pas à la mission qu'il s'est donnée, et nous nous en félicitons nous-mêmes, autant que nous l'en félicitons; car ce que nous voudrions, nous, c'est que la presse périodique se donnât une autre tâche que celle de démolir sans relâche hommes et choses, c'est qu'à la place d'un abus, elle mit une amélioration, non une ruine. Nous avons fait assez de décombres comme cela, et si nous ne voulons pas qu'ils nous ensevelissent, il est temps de nous arrêter et d'entreprendre une autre œuvre moins barbare, une œuvre d'édification, non de destruction.

L'imperfection des institutions, celle des choses, celle des hommes a été assez critiquée, et trop malheureusement démontrée; ce dont il serait utile, opportun, urgent qu'on s'occupât maintenant, c'est de chercher les moyens de la faire disparaître, ou tout au moins de la diminuer; ce serait là une noble tâche qui relèverait le journalisme de l'abaissement où l'a fait tomber ce dénigrement perpétuel qui détruit tout et ne fonde rien! Nous aimons à faire connaître que, dans une autre direction politique, le *Temps* se propose le même but que la *Presse*.

Dans cet article dont nous venons de parler, nous avons remarqué les passages suivants :

« Oui, le roi sent tout cela, veut tout cela; oui, le roi le répète à chaque instant. Il trouve, dit-il, une grande déférence dans ses ministres, et particulièrement dans M. Dufaure, comme dans M. Villemain; et cette déférence, hommage rendu peut-être à la prudence de son caractère et aux séductions de son esprit, doit lui plaire et l'attacher sans doute aux hommes dont la conquête flatte son amour-propre et le rassure sur la politique qu'il a constamment suivie. Mais le roi prévoit aussi la faiblesse des personnes et la force des choses. Il sait qu'une modification ministérielle est inévitable à l'ouverture des chambres, et que sur ce point la force des choses l'emportera sur sa volonté. »

Cette prévision nous semble naturelle. Elle doit être vraie, car elle est juste, car elle semble inspirée par « cette haute sagesse et cette profonde expérience, » premières qualités d'un homme qui compte avec l'incertitude du présent et songe à l'avenir auquel toute situation politique peut être réservée.

..... La gauche se fait gouvernementale; mais elle n'est pas encore appelée à gouverner. Elle a besoin d'une année, de deux années peut-être de sagesse et de maturité. Il lui faut une plus grande expérience pour prendre

FEUILLETON DE LA PRESSE.

LA PETITE REINE. (1)

§ VI. — Tel commencement, telle fin.

Au lieu de se diriger avec sa fille vers Stirling, Marie de Lorraine donna l'ordre à Henri de Guise, qui l'avait accompagnée à Edimbourg, avec une partie des troupes françaises, de se diriger vers le château de Dunbarton. C'est là, qu'un mois après, la pauvre mère dut accomplir le plus douloureux de tous les sacrifices, et se séparer de sa fille; elle la remit aux mains du comte de Brezé, envoyé par Henri II en Ecosse, pour recevoir la fiancée du Dauphin; et Marie Stuart, montée à bord d'une belle galère française mouillée à l'embouchure de la Clyde, trouva sur le bâtiment son frère le prieur de Saint-André, et les quatre Marie ses compagnes d'enfance. Déjà l'on mettait à la voile, et dans quelques instans le navire allait quitter la côte, lorsqu'on entendit des cris sur le rivage : c'étaient quelques officiers de la maison royale qui luttaient avec un homme que les personnes placées sur le pont ne pouvaient reconnaître. Après une vive et courte résistance, cet homme leur échappa, se jeta à la nage et se dirigea en nageant vers la galère. On lui jeta une corde; il la saisit, et l'on vit apparaître, sur le pont, Nicol qui vint se jeter aux pieds de Marie, assise sur les genoux de son frère. Le nain saisit la main de l'enfant avec une vivacité qui la fit se récrier.

— Oh! le vilain, il va me mouiller, dit-elle. Qu'il est laid ainsi trempé!... Va-t-en, va-t-en; tu n'es pas beau comme mon frère. Va-t-en, je ne t'aime plus! Voilà que tu as gâté ma belle robe de gros de Tours.

Le pauvre Nicol s'éloigna tristement, le cœur gros, la poitrine oppressée, et alla se réfugier dans un coin du vaisseau. Marie le suivit durant quelques minutes, de ses grands yeux noirs pleins de lumière. Tout à coup elle le rappela par un signe : Nicol accourut avec la joie du chien battu par son maître et qui vient lécher la main du cruel.

— Ecoute, lui dit-elle, ne sois pas triste. Mon frère me porte dans ses bras et me tient assise sur ses genoux; mais toi, tu seras toujours mon cheval. Seulement, si les salles du Louvre sont trop grandes, je ne te ferai faire qu'un tour à quatre pattes. Mais, va changer d'habits; car tu es bien laid avec tes cheveux ainsi mouillés et tes vêtements trempés qui te font grelotter vilainement.

Nicol obéit en silence et passa tout le reste de la traversée sans proférer une seule parole et le cœur brisé... Car pour suivre Marie il avait laissé en Ecosse son fils, son fils unique, l'enfant de Margarita!

La traversée ne dura que trois jours. Le 15 août 1548, la galère qui amenait Marie Stuart en France entra dans le port de Brest, après avoir été vivement poursuivie par une flotte anglaise. De Brest, la petite reine, au milieu du plus brillant cortège, se rendit à St-Germain-en-Laye. Là, elle trouva Henri II, qui la combla de caresses, la garda près de lui quelques jours et la fit conduire dans le couvent de Sainte-Claude, où étaient élevées les héritières des plus grandes maisons de France. Six années s'écoulèrent, pour la petite reine, heureuses et paisibles dans cette retraite où, toujours accompagnée de ses quatre Marie, elle répondait d'une manière qui tenait du prodige aux soins que l'on prenait de son éducation. Cette éducation, soit dit en passant, paraissait assez singulière de nos jours, car elle consistait surtout à enseigner le latin à la jeune fille. Brantôme raconte à ce sujet qu'un jour, en présence du roi Henri II, de Catherine de Médicis et de toute la cour, Marie Stuart prononça un discours latin de sa composition où elle soutenait qu'il sied aux femmes de cultiver les lettres et que le savoir est un charme de plus. Déjà, en outre, elle composait avec beaucoup de grâce des poésies françaises, et l'on remarquait dans ces œuvres naïves un esprit nourri des grands modèles de l'antiquité. La danse, le chant et le luth occupaient ses autres loisirs et lui fournissaient autant de moyens de captiver tout ce qui l'entourait. Ronard, Joachim du Bellay, le chancelier de l'hôpital, ont laissé de nombreux témoignages de l'enthousiasme que faisait naître la belle et jeune reine, partout où elle se montrait.

« Ainsi que son bel âge croissait, dit Brantôme déjà cité plus haut, ainsi vit-on en elle sa grande beauté, ses grandes vertus croître de telle sorte que venant sur les quinze ans, la beauté commença à faire paraître sa belle lumière en plein midi. Elle avait encore cette perfec-

tion, pour mieux faire embraser le monde, la voix très douce et très bonne; car elle chantait très bien, accordait sa voix avec son luth, qu'elle touchait bien joliment de cette main blanche et de ses beaux doigts si bien façonnés qui ne devaient rien à ceux de l'aurore. »

Dix années s'écoulèrent, durant lesquelles Marie Stuart ne quitta le couvent de Sainte-Claire que pour venir, à d'assez fréquents intervalles, rendre ses devoirs au roi Henri II et à la reine Catherine de Médicis. Une femme que sa beauté et l'amour de Henri avaient placée sur le trône de France, entre ce prince et son épouse légitime, Diane de Poitiers, visitait régulièrement la petite reine et se plaisait à diriger elle-même les dispositions merveilleuses de la jeune fille pour le chant. Un jour, qu'après une de ces leçons, toutes les deux appuyées sur un balcon, elles s'entretenaient intimement et que Marie écoutait avec curiosité et désir les récits que Diane lui faisait des merveilles de la cour de France en lui laissant espérer que bientôt, malgré la volonté contraire de Catherine, tous ces carrousels, tous ces bals, tous ces tournois auraient pour témoins de leurs pompes chevaleresques une reine de plus, elles entendirent au dehors du couvent un grand bruit de chevaux qui s'arrêtaient devant la porte principale. A ce bruit succéda une vive agitation dans le cloître. L'abbesse traversa précipitamment la cour, suivie de ses principales dignitaires, et alla audevant de la personne qui arrivait. L'étrangère parut bientôt, aperçut Marie Stuart et lui tendit les bras, eut l'appelant de son nom. Marie poussa un cri et tomba sans connaissance. Elle avait reconnu sa mère.

Les soins de cette mère bien aimée et de Diane de Poitiers eurent bientôt ranimé les sens de la jeune fille qui se jeta sur le sein de Marie de Lorraine et se serra dans ses bras avec les témoignages les plus vifs et les plus naïfs de la joie et du bonheur.

Elle riait, elle pleurait, elle balbutiait des mots confus et sans suite; elle couvrait de baisers les mains de sa mère. Celle-ci la contemplait avec une tendre avidité et se complaisait à la voir si belle. Reintée à quelque distance, Diane de Poitiers considérait avec émotion le groupe charmant formé par ces deux femmes, l'une parée de la grâce candide de l'adolescence, l'autre dans toute la resplendissante maturité d'une beauté accomplie. Quoique Marie de Lorraine ne comptât pas moins de quarante ans, la souplesse élégante et quelque peu grêle de sa taille, jointe à l'admirable

(1) Voir la *Presse* des 2, 3, 4 et 5 septembre.

en main la direction des affaires et la conserver plus long-temps. Elle est près du pouvoir, mais sa mission se borne encore à l'étudier, à le surveiller; c'est encore à elle de l'éclairer en s'éclairant elle-même sur la manière de le manier.

Le Temps termine enfin son article en demandant la réforme électorale et la révision des lois de septembre.

La réforme électorale pourra trouver de plus habiles défenseurs; elle n'en aura pas de plus ardents que nous. Mais avec la réforme électorale, n'est-il pas une autre réforme dont toute la presse devrait se préoccuper, dont elle devrait provoquer, préparer la discussion, afin que le ministère se prépare lui-même à accorder à l'opposition et à l'opinion publique ce qu'elles ont droit d'attendre de lui?

Le ministère travaille, dit-on, à régler la compétence de la cour des pairs; c'est déjà toucher aux lois de septembre, en ce qui concerne les pairs et le jury; mais cela n'est pas suffisant, cela ne peut satisfaire les justes exigences des amis de la révolution de juillet.

Nous n'avons point oublié les votes d'une partie des membres du cabinet, et l'énergique protestation que M. Teste a renouvelée aux dernières élections contre ces lois de circonstances, que des circonstances nouvelles commandent de faire abroger. Nous leur rappellerons. Sur ce point, nous ne pouvons, comme un illustre orateur, accepter les faits accomplis.

Qu'on maintienne les articles qui protègent l'inviolabilité royale, personne dans la chambre et dans la presse ne s'élèvera contre cette réserve, commandée d'ailleurs par la constitution. Mais si le ministère veut donner un gage aux opinions sur lesquelles nous comptons le voir s'appuyer; s'il veut justifier la confiance que plusieurs de ses membres ont droit d'inspirer; s'il tient enfin à rétenir vers lui les sympathies de l'opposition, il n'attendra pas que la tribune s'élève contre les lois de septembre et se joigne à la presse pour en faire justice à l'ouverture de la session. C'est avec la réforme électorale, la première réforme que nous avons à lui demander.

Sur quelles bases voulez-vous asseoir la réforme électorale, demanderons-nous au Temps. Entre tant de systèmes qui se sont produits quel est le vôtre?

Le Moniteur parisien publie ce soir les dépêches télégraphiques suivantes :

Bayonne, 5 septembre.
Madrid, le 1^{er} septembre.

Le chargé d'affaires de France à M. le ministre des affaires étrangères.

La reine régente a ouvert aujourd'hui la session des cortès.
Le discours de la couronne ne contient aucune allusion aux négociations suivies avec Maroto.
Rien de nouveau à Madrid.

Bayonne, 4 septembre.
(Parvenues seulement dans la journée du 5.)

Voici l'article 1^{er} et principal du traité signé le 31 à Bergara :
Le général Espartero recommandera au gouvernement, avec intérêt, l'accomplissement des offres faites en son nom, de proposer aux cortès la concession ou la modification des fueros.

Le sous-préfet de Bayonne à M. le ministre de l'intérieur.
Espartero occupe tout le Guipuzcoa; les bataillons de cette province se dispersent : Don Carlos était le 2 à Lecumberri. Elio couvrait cette position avec six bataillons.

Bayonne, 5 septembre.

Le sous-préfet de Bayonne à M. le ministre de l'intérieur.
Le traité de Bergara, signé seulement par Espartero et Maroto, est très favorable aux militaires carlistes; mais il n'est pas fait mention de don Carlos.

Huit mille hommes environ ont fait défection au prétendant, auquel il en reste à peu près autant.

Le chef du service maritime à M. le ministre de la marine.

Le commandant Mathieu me mande : Les autorités espagnoles ont reçu la nouvelle officielle du traité conclu entre Maroto et Espartero pour la pacification de la Biscaye, du Guipuzcoa et de la Castille.
Les chrétiens occupent aujourd'hui Andosin. Les cloches sonnent partout; la population est dans la joie; l'aspect du pays est entièrement changé.

AFFAIRES D'ORIENT.

Nous recevons aujourd'hui, par voie extraordinaire, les journaux de Marseille du 2, avec les nouvelles d'Orient arrivées par le dernier paquebot. Elles confirment ce que nous avons donné ce matin d'après les journaux de Smyrne et les correspondances directes de Constantinople et d'Alexandrie, et surtout l'arrivée à Constantinople du capitaine Anselme, le 15 au soir, avec la réponse de Mehmet-Ali, qui, loin de se soumettre à la décision de l'Europe pour mettre un terme au différend qui existe, établit des conditions *sine qua non*, en persistant non seulement à demander l'hérédité du gouvernement de l'Egypte, mais aussi celle de la Syrie, de plus l'éloignement de Khosrew pacha des affaires.

Nous avons remarqué dans la correspondance de Constantinople, publiée dans le Sémaphore, les paragraphes suivants :

L'amiral Lalande a eu une longue conférence avec l'amiral Stopford, dans le but de l'engager à entrer dans le Bosphore; mais ce dernier a refusé d'adhérer à l'invitation de l'amiral français, alléguant qu'il n'était point autorisé par son gouvernement d'agir de la sorte. Les Anglais ne seraient pas d'accord pour empêcher que l'imbroglio de l'Orient ne soit dénoué par une démarche positive. Nous répétons ce que nous avons

déjà écrit, la Turquie se trouve sous l'influence nuisible de trois agents puissants; les arrière-pensées de l'Angleterre; les rivalités des pachas; et les aspirations d'une réaction populaire. Après cette entrevue l'amiral Stopford est venu ici sur le bateau à vapeur le Rhodamante, pour conférer avec lord Ponsonby.

Aujourd'hui l'ambassadeur de France a eu une longue entrevue avec Nourri-Effendi, chargé du portefeuille des affaires étrangères, qui lui a représenté l'incapacité pour la dignité du sultan, de faire la concession qu'exige Mehmet-Ali, en destituant Khosrew pacha.

Les nouvelles de la Perse vont jusqu'au 28 juillet; elles nous apprennent qu'il y a une garnison anglaise à Iéran; ce qui a mis en émoi M. le colonel Duhamel, qui depuis les derniers succès des Anglais est regardé avec un peu d'indifférence dans la cour de Téhéran. Le système monétaire du shah vient de subir une altération de 10 p. 100. et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette mesure a été annoncée comme une amélioration.

On lit dans une lettre d'Alexandrie du 16 août, publiée par le Sud :

Nous sommes maintenant dans l'attente de voir terminer les différends turco-égyptiens par l'intervention des cinq puissances, ainsi qu'on l'a annoncé au vice-roi. Aussi on ne s'occupe plus au palais de l'établissement des droits de Mehmet-Ali à la possession définitive de la Syrie. En général, on ne doute pas ici que cette province ne lui soit concédée de la même manière que l'Egypte. Cependant MM. les consuls ne sont pas tous de cette opinion.

Ce soir le brick de guerre français la Comète est arrivé de Ténédos en quatre jours. Nous n'avons encore rien pu recueillir sur la mission de ce navire, qui paraît avoir été expédié par l'amiral Lalande.

Le brick de guerre autrichien Cesare a jeté l'ancre ce soir dans notre port, venant d'Athènes.

Le Nil a augmenté considérablement ces jours passés; il est maintenant plus avancé que l'année dernière à la même époque, et l'on espère que cette année ne sera pas moins fertile que la précédente.

Le prince Milosch vient d'adresser à l'archevêque de Serbie qui lui avait annoncé la mort de son fils Milan et l'avènement de son fils Michel, une lettre dans laquelle il déclare que sa profonde douleur ne lui permet pas de se séparer du seul fils qui lui reste, mais qu'il se réserve une déclaration définitive. On présume que le prince Milosch veut gagner du temps et attendre une réponse à la proclamation par lui envoyée à Saint-Petersbourg et à Constantinople. Depuis la mort du sultan, les persécutions contre les chrétiens ont recommencé dans l'Herzegowine; cependant le pacha ne déploie aucune énergie contre les persécuteurs.

Nous trouvons dans l'Observateur belge, sur la cour d'Angleterre, des détails qui ont déjà circulé dans le monde, et qui, sous ce rapport, nous paraissent dignes de reproduction :

Rien n'est encore arrêté touchant le mariage de la reine d'Angleterre. Il est assez douteux qu'elle prenne pour époux le neveu de notre roi.

Il paraît positif que depuis quelque temps la mésintelligence la plus prononcée règne entre la reine Victoria et sa mère, la duchesse de Kent, sœur du roi Léopold.

Avant la mort du dernier roi d'Angleterre, la duchesse de Kent exerçait un très grand ascendant sur l'esprit de sa fille, qui n'agissait alors que d'après ses conseils. Mais depuis son avènement au trône, la reine Victoria, éblouie par l'élévation de son rang et par les hommages dont elle a été entourée, n'a plus accordé à sa mère la même influence. Il en est résulté un refroidissement, puis une rupture complète. Les choses en sont venues au point que la reine Victoria a cessé de recevoir la duchesse de Kent. Nous ignorons si c'est à ce différend que doit être attribué l'ajournement du voyage que le roi et la reine des Belges s'étaient proposé de faire en Angleterre, où ils se seraient trouvés dans une position assez difficile.

La duchesse de Kent désirait marier sa fille avec le prince de Cobourg; elle avait même fait échouer les projets de mariage formés par diverses cours, et notamment par celle de La Haye. Mais il paraît que la reine d'Angleterre est plus disposée à consulter son cœur dans cette circonstance qu'à se conformer aux intentions de sa famille et aux désirs de ses conseillers. On prétend qu'elle éprouve une très vive inclination pour un jeune gentilhomme anglais, d'une haute naissance, et que la nature n'a pas moins bien traité que la fortune. On ajoute même que déjà elle aurait consulté ses ministres sur la possibilité d'un mariage avec ce gentilhomme. Il se sent, dit-on, montré peu favorable à un tel projet; mais le caractère altier et l'esprit impérieux et opiniâtre de la jeune reine leur laissent peu d'espoir de la faire changer de sentiment et de résolution.

Nous croyons pouvoir garantir l'exactitude de tout ce qui précède.

Actes officiels.

Par décision du ministre de la guerre, les engagements volontaires pour la légion étrangère sont ouverts de nouveau. Toutefois, cette disposition ne s'applique pas aux étrangers d'origine espagnole, dont l'admission demeure prohibée jusqu'à nouvel ordre.

Les autres étrangers qui s'engageront seront, comme précédemment, dirigés sur Toulon, où ils seront embarqués pour l'Afrique.

Nouvelles et Faits divers.

On écrit d'Eu, 4 septembre :

Le roi, la reine, le roi et la reine des Belges, Mme Adélaïde, accompagnés de MM. les ministres de l'instruction publique et du commerce, du ministre de la Belgique, sont sortis aujourd'hui d'Eu à trois heures, et sont allés faire une promenade à pied sur le bord de la mer. LL. MM. sont rentrées à cinq heures.

Et elle sortit après avoir embrassé sur les deux joues la petite reine qui la reconduisit jusqu'au bas du perron et lui recommanda de revenir bientôt. Puis, elle retourna s'asseoir près de sa mère, quand elle trouva sur son passage un petit vieillard et un jeune homme malade.

Nicolas ! mon bon Nicolas !

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Votre majesté ne m'a donc pas oublié. Je craignais qu'elle ne reconnût pas son pauvre Nicolas. J'en serais mort de douleur, voyez-vous ! Mais vous m'avez reconnu, vous m'avez nommé votre bon Nicolas ; vous me permettez de baiser votre main. Que Dieu bénisse et rende heureuse votre majesté.

Quel est ce jeune homme qui l'accompagne ?

C'est David, c'est mon fils, l'enfant de ma pauvre et aimée Marguerite, qui mourut en lui donnant la vie. Il est né le même jour que votre majesté et il vous sera fidèle et dévoué comme son père, à la vie, à la mort.

David, après avoir écouté les paroles de son père, s'agenouilla respectueusement devant Marie Stuart, qui lui dit :

J'accepte tes services. Dès que je serai la femme de mon fiancé, je t'attacherai à ma personne. Le veux-tu ? dit-elle.

Le jeune homme répondit par une profonde inclination, à la manière des Orientaux.

Pourquoi ne me parles-tu point ? demanda Marie surprise.

Hélas ! madame, le pauvre enfant, depuis le jour où il m'a vu m'élançant dans la mer pour suivre votre majesté en France, est devenu muet d'émotion et de terreur. Cela ne l'empêche point d'être un page intelligent et un habile joueur de théorbe. David Rizzio, le plus célèbre maître de notre temps, l'a emmené avec lui en Italie et lui a enseigné la manière de tirer de cet instrument des sons merveilleux. Si bien que l'éleve a fini par égaler le maître et que chacun en Ecosse les nomme du même nom et les confond même souvent l'un avec l'autre.

Mon pauvre David, répondit la petite reine, c'est au dévouement de votre père pour moi que vous devez votre infirmité. Marie Stuart ne sera pas ingrate envers vous, pas plus qu'envers votre père. Ah ! fit-elle, je suis bien heureuse de vivre en France, et cependant mon cœur bat de joie, mes yeux s'emplissent de larmes en me voyant entourée ainsi de si dévotement.

Elle parlait encore, quand un jeune homme pâle se précipita dans l'ap-

Le roi et la reine des Belges doivent partir demain d'Eu, à six heures du soir. LL. MM. s'embarqueront à Tréport, à bord du Vélote, pour se rendre à Londres.

Nous avons annoncé que l'on recrutait pour la Perse des sous-officiers français. On assure que dix sous-officiers ont dû partir aujourd'hui. Ils seraient élevés, dit-on, au grade de capitaine dans l'armée persane, et jouiraient d'un traitement de 3,000 fr.

M. Thiers est de retour à Lille avec sa famille depuis le 2 de ce mois.

Plus de 500 réfugiés carlistes viennent d'entrer à Bayonne. On compte parmi eux tout le couvent des R. P. jésuites de Loyola, le P. Cyrille et plusieurs personnages éminents.

On écrit de Berlin, 29 août : Hier matin Rahmi Effendi, chargé d'affaires de la Sublime-Porte près la cour de Prusse, est mort des suites de la phthisie pulmonaire. Il a été enseveli entre sept et huit heures du soir avec les cérémonies prescrites par la religion musulmane.

Voici des faits qui prouvent une grande amélioration dans l'esprit de l'armée, où le goût de l'étude se propage de plus en plus.

En 1836, 327 officiers et 96 sous-officiers de 38 régiments d'infanterie et de cavalerie ont exécuté des travaux topographiques.

En 1837, 312 officiers et 475 sous-officiers de 75 régiments y ont pris part. Enfin, en 1838, 1,101 officiers et 639 sous-officiers de 94 régiments ont concouru à ces mêmes travaux.

Bien que les journaux ministériels aient avancé qu'il se présentait un grand nombre de sous-officiers de l'armée pour entrer dans les compagnies supplémentaires de la garde municipale, un journal assure qu'il n'en est encore venu que 140, et que ce nombre suffira à peine à compléter les vacances qui existaient dans les cadres de cette milice ayant la loi qui vient d'en augmenter le nombre.

Par suite d'une permutation ordonnée par M. le préfet de police, M. Clouet, commissaire de police de la commune de Batignolles-Monceaux, passe en la même qualité dans la commune de Bercy, dont le commissaire, M. Tastié, le remplace lui-même à Batignolles-Monceaux.

La Gazette des Tribunaux publie aujourd'hui l'acte d'association du journal la Démocratie. La société est formée par coupons d'actions de 100 francs. Le capital social est de 300,000 fr. La raison sociale Thore et compagnie. Le journal sera quotidien, mais il publiera un supplément hebdomadaire, des brochures, des petits volumes, etc. M. Thore se réserve moitié de la propriété du journal et de l'actif social en équivalent de son apport, lequel se compose uniquement d'un traité fait avec MM. Landrin et Emile Lebreton, pour l'application de leur procédé de polytypage. M. Thore est connu par quelques articles de critique sur les arts. La Démocratie doit, dit-on, dépasser de beaucoup le National en radicalisme.

On écrit de Toulon, 31 août : On a mis à exécution l'ordonnance sur l'augmentation du salaire des ouvriers du port; tous les ouvriers n'ayant pas joui de cette haute paie, quelques murmures s'élevaient et l'on craint une défection. Une commission supérieure s'est transportée hier au Mourillon, pour s'assurer si les établissements de bains de mer qu'un riche particulier veut faire construire au voisinage des sentiers de la marine, ne pourraient pas nuire à ce service. Toulon va avoir ses bains de mer; cet établissement manquait à notre ville. Visité comme elle l'est aujourd'hui par un si grand nombre d'étrangers qui passent en Afrique ou qui en reviennent, une pareille entreprise ne peut pas manquer d'avoir un plein succès. L'amiral préfet maritime est allé depuis deux jours. Il n'y pas eu conférence hier à cause de cette indisposition qu'on dit sérieuse. La gabarre la Salette arrivée il y a trois jours de Rochefort, avec des marins des classes pour la division de Toulon, va repartir pour les côtes d'Espagne pour y tenir station. Le bateau à vapeur le Sphinx est venu aujourd'hui en petite rade. Demain il sera admis en libre pratique. Il déposera à terre cent trente militaires qu'il ramène d'Afrique. On a augmenté le nombre des ouvriers qui travaillaient aux cinq vaisseaux en armement au port de Toulon. Demain, plusieurs ateliers seront ouverts dans l'arsenal pour les bateaux à vapeur le Ramier et le Phare qui partent pour Port-Vendre, et ensuite pour les vaisseaux le Souverain, l'Alger, le Narbonne, la Couronne et le Nestor.

L'entreprise de la reconstruction du Théâtre-Italien, incendié l'année dernière, a été adjugée cet après-midi, à l'Hôtel-de-Ville, à M. Cerf-Beer, moyennant 300,000 fr. qu'il touchera de la compagnie qui avait assuré le Théâtre-Italien et de plus, la jouissance de la nouvelle salle pendant 59 et huit mois; après ce temps la salle sera retour à l'état.

Il est définitivement arrêté que le Théâtre-Italien demeurera, pour cette saison encore, à l'Odéon. Mais M. le ministre de l'intérieur a promis que l'administration veillerait avec le plus grand intérêt au moyen de transporter pour la saison suivante le Théâtre-Italien dans une salle mieux située.

Aujourd'hui, à midi, une assemblée générale des actionnaires du chemin de fer de Paris à Orléans a eu lieu dans la grande salle de l'Hôtel des Ventes mobilières, rue des Jeûneurs. M. le comte Pillet-Will présidait cette assemblée; MM. James Odier et Dufour étant les plus forts actionnaires, ont pris place à ses côtés en qualité de scrutateurs. M. Perrodeau a été désigné par le bureau pour remplir les fonctions de secrétaire.

A l'ouverture la séance, M. le président a lu un rapport qui contient l'exposé de tous les travaux exécutés par la compagnie, et le tableau exact de sa situation financière. Cette lecture a été écoutée avec la plus religieuse attention. Lorsqu'elle a été terminée, quelques membres ont adressé diverses interpellations à M. le président, qui y a répondu avec une précision et une netteté dont l'assemblée s'est montrée complètement satisfaite. Aussi, le rapport ayant été mis aux voix, a été adopté à l'unanimité. Des remerciements ont ensuite été votés aux membres du conseil d'administration pour le zèle et l'habileté dont ils ont fait preuve durant tout le temps de leur gestion.

Une pareille unanimité est du meilleur augure; elle atteste la ferme résolution qui anime la compagnie toute entière pour l'accomplissement de son œuvre. Le passage du rapport où l'on annonce l'ouverture de la ligne de

partement et vint se jeter dans les bras de la petite reine.

Marie ! Marie ! mon père consent enfin à notre mariage. Je lui ai tout dit de nos ennemis et de notre amour. Il a surpris la dernière lettre que je t'écrivais, et il nous pardonne ! et il nous marie ! Viens, ce soir tu seras ma femme.

Tu l'aimais ? tu lui avais-tu dit ? demanda Marie de Lorraine à sa fille avec un doux reproche.

Marie cacha son visage rouge de pudeur dans le sein de la régente d'Ecosse et murmura bien bas :

N'était-il pas mon fiancé, ma mère ?

§ VII. Le chien meurt pour sa maîtresse.

Vers la fin du règne de Henri II, c'est-à-dire à l'époque où se passaient les événements que nous racontons, la cour de France présentait un aspect singulier, et que l'on ne retrouve nulle part et en aucun temps. Tandis que la reine Catherine de Médicis se livrait au laisser-aller des mœurs italiennes, s'entourait d'astrologues, de hâteleurs, d'intrigants de toutes sortes, et ne reculait ni devant la galanterie, ni devant le scandale; la maîtresse du roi, Diane de Poitiers, affectait au contraire une grande réserve de mœurs et une attitude sévère. Les hommes sérieux se trouvaient près de la courtesane et les chevaliers d'industrie près de l'épouse légitime. C'était pour mieux complaire à son amant Henri II, prince d'un caractère mélancolique et froid, que Diane de Poitiers s'était créée un genre de vie austère; tandis que Catherine au contraire, dans son désespoir de femme abandonnée, cherchait à s'étourdir ou à se venger, en passant les jours et les nuits au milieu des fêtes les plus extravagantes et des équipées les plus dissolues. Elle avait amené avec elle d'Italie l'usage du masque et l'on comprend combien cet usage, adopté par toutes les femmes de qualité, et même par la partie aisée de la bourgeoisie, favorisait les intrigues de tous genres. Et puis avec la débauche étaient venus le crime et les conspirations politiques. Sans la main lourde et impitoyable avec laquelle le roi tenait les rênes du gouvernement, plus d'une fois des troubles graves eussent éclaté en diverses circonstances; mais ces troubles, pour être contenus, n'en fermentaient pas moins, et ne pouvaient tarder tôt ou tard de faire explosion; avec les ali-

Paris à Corbell pour le mois de mai prochain, a surtout causé une satisfaction particulière. Les Parisiens n'en éprouveront pas moins en apprenant qu'un nouveau chemin de fer de 51,000 mètres, c'est-à-dire le plus long qui ait encore été mis à leur disposition, va les rapprocher de Choisy-le-Roi, de Villeneuve-Saint-Georges, de la vallée d'Yères et de tous ces jolis sites que la nature a semés sur les deux rives de la haute Seine.

— Un grand nombre d'habitants de Neuilly accompagnaient hier matin le convoi de la doyenne de la commune et peut-être de la France. Marie-Marguerite Charles, femme de couleur, née en Afrique en 1717, fut vendue en 1741 au lieutenant-général, marquis de Cachet, qui l'amena dans une de ses possessions d'Amérique, où il la chargea du soin d'élever ses enfants. Lors des dévastations de Saint-Domingue, en 1789, elle accompagna en France ses maîtres, qui, en reconnaissance de ses services, lui rendirent la liberté, et lui assurèrent une existence tranquille. Retirée à Neuilly depuis plus de cinquante ans, cette respectable fille, qu'aucune infirmité n'était venue affaiblir, vient de s'éteindre sans douleur à plus de cent douze ans, honorée de l'estime de toute la commune.

— La liquidation de la fortune de feu la comtesse Braniéka est terminée. Quoique cette dame eût richement doté trois filles, son fils le comte Ladislav Braniéka hérita de deux millions quatre cent mille arpents d'excellentes terres, de cent mille paysans-serfs et d'autant de paysannes, il recueillit en outre 60 millions de roubles et un mobilier estimé 4 millions.

— Comme nous l'avons déjà dit, M. Gavarni, dessinateur, qui devait déposer comme témoin à décharge dans l'affaire Peytel, n'est arrivé à Bourg qu'après la condamnation. Il a obtenu la permission de voir son ami. L'entrevue a été déchirante; tous deux, dans les bras l'un de l'autre, s'inondaient de larmes.

On assure que Peytel a écrit à ses deux beaux-frères de vouloir bien se rendre auprès de lui, qu'il désirait les entretenir.

Il paraît que Peytel pense surtout à sa mère et à la douleur qu'elle a dû éprouver à la nouvelle de sa condamnation. Ce souvenir lui cause une vive affliction.

— Les petites eaux du parc de Versailles, qui n'ont pas joué dimanche dernier à cause de la fête des Loges, joueront dimanche prochain, 8 septembre. Il y aura au chemin de fer des convois supplémentaires partant de Paris dans la matinée, et pour les retours de Versailles jusqu'à onze heures du soir.

— On annonce que le directeur du Cirque-Olympique vient d'acheter un orang-outang qu'un capitaine de la marine marchande a conduit de l'île de Java à Bordeaux. On se rappelle l'empressement du public pour le quadrumanus de cette espèce que le jardin des plantes possédait et qu'il a perdu il y a quelques années. Le pauvre Jacques mort phthisique est remplacé à Paris par *Atlas*, jeune femelle âgée de trois ans... C'est, dit-on, un prodige d'intelligence et de douceur... *Atlas* mange à table, couche dans un lit, s'assied gravement dans un fauteuil, aime la parure, la choisit avec coquetterie et semble enfin se plaire à la vie confortable de Paris... Elle paraîtra samedi, au Cirque des Champs-Élysées dans une représentation extraordinaire.

— Le traité de l'administration de la Porte-Saint-Martin avec Van Amburg est continué pour quinze nouvelles soirées. Van Amburg donnera en tout vingt-cinq représentations au lieu de dix stipulées originairement. Pour ces quinze représentations, M. Van Amburg reçoit une somme fixe de 26,625 fr. De Paris il se rendra directement à Saint-Petersbourg.

Agriculture. — Industrie. — Commerce.

Quinze enfants de Paris ont été amenés à l'établissement agricole de Mettray, le 28 juillet, sous la conduite de M. Demetz, conseiller à la cour royale de Paris, pour y recevoir une instruction élémentaire et professionnelle. Ces élèves sont destinés à devenir contre-maîtres dans la future colonie agricole des jeunes détenus de Mettray.

— Le conseil-général des Bouches-du-Rhône a exprimé le vœu que, « lors de la discussion qui s'ouvrira devant la chambre pour convertir en loi l'ordonnance de dégrèvement des sucres coloniaux, le ministère maintienne le chiffre de dégrèvement qui figurait dans le projet de loi présenté par lui et qui était supérieur de 3 fr. à celui qui est fixé par l'ordonnance, et que, de plus, dans l'intérêt de l'industrie des raffineurs du sucre, tant indigène que colonial, le rendement soit abaissé à un chiffre qui permette à l'industrie nationale de lutter sans désavantage contre l'industrie étrangère. »

COURSES DE CHEVAUX AU CHAMP-DE-MARS.

Les courses pour le prix principal de 4,500 fr., et pour le prix royal de 6,000 fr. avaient attiré aujourd'hui, au Champ-de-Mars, un grand concours de spectateurs.

Sept chevaux étaient inscrits pour le premier de ces prix : *Viola*, à M. Lenton; *Eylan*, à M. Perrot; *Lantara*, à lord Seymour; *Georgette*, à M. Rivière; *White-Foot*, à M. de Blangy; *Coalition*, à M. Cunningham; *Roquencourt*, à M. de Cambis. *White-Foot* et *Coalition* ont été retirés. *Eylan*, issu de *Napoléon* et de *Delphine* (administration des haras) a gagné aisément en parcourant la distance de 4 kilomètres dans 4 minutes 51 secondes 5/4, à la première épreuve, et 4 minutes 51 secondes à la deuxième épreuve, battant *Lantara*, arrivé second; *Roquencourt* arrivé troisième; *Georgette* et *Viola* n'ont pas été placées.

Pour le prix royal, quatre chevaux sont arrivés au poteau de départ : *Anna-Bolena* à M. Bonvié, *Esmeralda* au comte de Cambis, *Fortunatus* à lord Seymour, et *Frétillon* à M. Perrot (administration des haras). *Frétillon* a remporté le prix en 4 minutes 34 secondes et 5/4 à la première épreuve, et en 4 minutes 30 secondes 5/4 à la deuxième épreuve, battant *Esmeralda* arrivée seconde; *Fortunatus* et *Anna-Bolena*.

Frétillon est fils de *Sylvio*, étalon de pur sang né en France, et d'*Emeline* arrivée d'Angleterre à la suite de sa mère.

mens dangereux qui en fortifiaient sans cesse le principe fatal.

La fiancée du dauphin, Marie Stuart, se trouvait placée entre les deux partis si différents et si hostiles de la femme et de la matresse du roi. D'abord la reine avait voulu le mariage de la fille de Jacques avec le dauphin, parce que la famille des Guise lui était favorable; mais la famille des Guise s'étant ralliée depuis à la cause de Diane, Catherine mettait tant d'obstination à empêcher le mariage, qu'elle avait témoigné naguère d'ardeur à le conclure. Henri II, sans cesse occupé de tournois, de joutes et de chevalerie, inquiet d'ailleurs des périls qui l'entouraient, se contentait de temporiser pour ce mariage comme pour le reste. Il faisait consister sa politique à mettre en application cette maxime de Charles Quint, du rival de son père : *Régner, c'est temporiser*. Par ce moyen il se maintenait en paix avec les puissances étrangères, qui toutes ambitionnaient pour les filles de leurs monarches une alliance avec le dauphin. Mais ces retards apportés à l'union de Marie Stuart et de François ne pouvaient satisfaire Diane de Poitiers, qui s'était engagée à donner ce mariage à la famille de Lorraine, comme un gage du pacte qu'elle venait de former avec cette famille puissante. Elle résolut donc de l'obtenir par la ruse et de mettre le roi dans la nécessité de le conclure. Elle se prit donc à parler souvent au jeune dauphin de l'éclatante beauté de sa fiancée; elle parvint même à ménager aux deux enfants quelques entrevues, et inspira sans peine, on le comprend, un amour bien naturel à ces deux jeunes et charmantes créatures, si bien faites l'une pour l'autre. Comme elle ne pouvait chaque jour amener le dauphin au couvent, ou convier à ses fêtes la petite reine, elle suggéra aux amans l'idée de s'écrire pour rendre moins durs les ennuis de leur séparation.

Les amans adoptèrent avec transport ce moyen d'adoucir leur séparation; afin de s'entourer de plus de mystère, ils résolurent d'écrire leur correspondance en grec, car Amyot, précepteur de Marie Stuart et du dauphin, n'avait pas manqué d'enseigner à ses élèves une science à laquelle il devait tant de gloire. Quand Diane de Poitiers eut découvert que François et Marie Stuart avaient adopté pour se dire qu'ils s'aimaient la douce langue de Théocratie, elle leur insinua de prendre pour messager de leurs amours le professeur lui-même; et le bon évêque, sans concevoir le moindre soupçon du monde, apportait chaque semaine, dans la cou-

TOURNOI D'EGGLINGTON. — 2^e Journée, 31 août.

Dans le combat à l'épée qui a couronné hier les joutes et les passes d'armes et qui a été livré entre huit chevaliers, M. Serpigny a reçu une légère blessure au poignet. Le sang a coulé abondamment. Lord Saltoun, (le juge de paix) s'est empressé de faire cesser la mêlée, et le chevalier a été pansé sur-le-champ. La blessure n'a pas été assez grave pour le forcer à sortir de la lice, et il a paru au banquet avec tous les autres chevaliers. Il n'y a pas eu d'autre accident. Les chevaux du marquis de Waterford et du comte Craven, se sont abattus; mais les deux chevaliers n'ont pas été blessés. Le plus épais de tous les chevaliers est le chevalier noir (M. Campbell); sa corpulence et sa taille sont tellement colossales qu'aucun autre chevalier ne pourrait revêtir ni porter son armure. Dans la dernière mêlée, il a perdu son épée qui a été aussitôt ramassée par son écuyer. Un grand banquet qui a suivi les joutes a réuni plus de trois cents convives. La salle était ornée avec une grande magnificence aux couleurs de la reine de beauté (cramoisi et blanc). A l'extrémité de la salle s'élevait un dais magnifique entouré de trophées et de bannières des chevaliers. La société, pour se rendre à la salle du festin, a traversé une belle galerie ornée avec mille fleurs exotiques : une illumination en verres de couleur avait été disposée après les branches des orangers. Le comte d'Eglington occupait le fauteuil, ayant à sa droite la reine d'amour et de beauté, et à sa gauche le marquis de Londonderry. Le prince Louis Napoléon, le duc de Montrose, le comte Arrack, lord Alfred, étaient assis à la table principale. Chacun des chevaliers avait derrière lui un homme d'armes qui soutenait son gonfanon. A la fin du repas, lord Eglington a proposé la santé de S. M. la reine d'Angleterre. Un enthousiasme général a accueilli ce toast, suivi de celui de la reine dont l'influence a présidé à la journée, la reine d'amour et de beauté. Mille acclamations s'élevaient en l'honneur de lady Seymour.

Le marquis de Londonderry propose un toast à lord Eglington. (Tonnerre d'applaudissements.) Les hommes d'armes élèvent simultanément les gonfons et bannières au-dessus de la tête de chaque chevalier. Le comte d'Eglington exprime sa reconnaissance pour l'honneur qui vient de lui être fait : il remercie ses amis, ses frères d'armes d'avoir contribué par leur empressement et leurs efforts à rendre belle cette fête de renaissance chevaleresque. Il remercie en particulier le marquis de Londonderry d'avoir encore relevé l'éclat de la fête en l'honneur de sa présence. (Applaudissements.) Le marquis de Londonderry porte un toast à lady Montgomery (mère du comte d'Eglington) et aux dames. Le comte d'Eglington, aux chevaliers ! Le marquis de Waterford et tous les chevaliers se lèvent : « Je viens, dit le marquis, au nom de tous les chevaliers, nos frères d'armes, remercier le noble comte pour le toast qu'il a porté ; sans un Eglington, il n'y aurait pas eu de tournoi. »

Après quelques autres toasts moins caractéristiques, la société passa dans la salle de bal, éclairée par dix lustres de porcelaine bleue. Un dais avait été préparé pour la reine de beauté et le roi du tournoi. Les tentures étaient en tissus d'or et d'argent, et le dais était surmonté de plumes de différentes couleurs. Les danses se sont prolongées jusqu'au jour. Le temps a empêché aujourd'hui la reprise des joutes et des passes d'armes.

Tribunaux.

Le gaz *sidéral* devait éclairer tout Paris, et le projet de Société qui eut lieu, pour son exploitation, entre quelques personnes notables, donna le jour à une des plus magnifiques réclames qu'aient contenues les journaux dans ces dernières années, si fertiles pourtant en ce genre de produits. On conçoit tout ce que prêtait à l'imagination du faiseur l'idée d'un point central, d'où serait partie, rayonnante, la lumière qui devait éclairer tous les quartiers de la capitale. On créait par là une rivalité redoutable au soleil, et la réclame ne manquait pas de le dire; quant à la lune, elle était annulée, il n'en était plus question; la lune, dans les plus belles nuits d'été, se trouvait, devant le gaz *sidéral*, comme si elle n'existait pas.

C'étaient là de brillants projets; mais à en juger par les débats qui s'agitaient lundi, devant le tribunal de commerce, M. Gaudin, l'inventeur de cette magie découverte, manquait de ce qu'on a de tout temps appelé le nerf de la guerre, et de ce que nous appelons, dans l'espèce, le nerf des sociétés industrielles; il était sans argent. Et cependant il fallait pour propager la découverte, pour en faire comprendre les moyens d'application, faire jeter sur le papier une image, imparfaite sans doute, mais qui pût cependant donner une idée du système conçu par M. Gaudin.

M. Dubréna, avocat de M. Sauphar, racontait au tribunal dans une plaidoirie piquante, les mille moyens de persuasion employés à l'égard de son client pour l'engager à continuer ses travaux à la société future, et pour lui faire passer, sur l'omission d'une circonstance assez insignifiante, le paiement desdits travaux.

M. Lefebvre de Viefville, agréé, se borne à faire remarquer pour M. le baron d'Asda, que celui-ci n'a jamais fait partie de la société dont il s'agit.

M. Durmont, agréé des autres défendeurs, soutient qu'il n'est rien dû au sieur Sauphar; qu'en exécutant des travaux pour M. Gaudin et autres, il s'était associé aux chances heureuses et malheureuses de la société qu'il s'agissait de fonder; c'était un véritable contrat aléatoire. M. Sauphar devrait se trouver trop heureux qu'on ait jeté les yeux sur lui pour lui confier des travaux importants et faire ainsi connaître son nom du public.

Le tribunal a déclaré la demande non recevable en ce qui touche d'Asda, et a condamné Sauphar aux dépens de ce chef. Les autres défendeurs ont été condamnés à lui payer 1,456 fr. et aux dépens.

QUI BIEN AIME BIEN CHATIE. — Ni jolie, ni jeune, ni piquante, quelle qualité avait donc Suzanne Mouton pour se faire aimer de Guillaume Krin? Je l'ignore. L'amour a ses mystères, ses inexplicables énigmes. Et le célèbre devineur de charades, feu le père d'Antigone, n'eût point certainement échappé aux canines du sphynx, si ce monstre spirituel lui eût posé cette question ardue : « Pourquoi aime-t-on ? »

Tant il y a que la fille Suzanne avait inspiré une violente passion à l'ouvrier Guillaume... une passion si exagérée que ce malheureux frappait tous les jours celle qui régnait dans son cœur. Qui bien aime, bien chatie, a dit

verture d'un gros Plutarque, des lettres d'amour, des boucles de cheveux, des anneaux, et cent autres de ces bagatelles dont se montrent si avides tous les amans jeunes ou vieux. Diane de Poitiers savait bien cela. Aussi en quittant la petite reine, se rendit-elle en hâte près du roi : par bonheur c'était précisément le jour où Henri II se faisait faire des lectures d'auteurs de l'antiquité par le digne Amyot, afin d'entendre le récit des grands exploits d'Alexandre, et de trouver, dans l'historien, le texte de devises chevaleresques pour les écus et les bannières des tournois.

Le savant, assis devant le roi, lisait un beau récit de bataille, et racontait les Perses mis en fuite par Alexandre, quand Diane de Poitiers entra dans l'oratoire royal où se faisait cette lecture, et vint s'asseoir aux pieds de Henri, appuyant sa belle tête sur les genoux du prince, et ne voulant pas qu'Amyot s'interrompît. Après un quart d'heure patiemment consacré à écouter les exploits de Darius, elle s'inquiéta de la fatigue que devait éprouver le lecteur de parler ainsi à voix haute, et de porter sur ses genoux un des plus gros in-folios qu'elle eût jamais vu. Puis pour mieux juger du poids du volume, elle essaya de le soulever de ses petites mains mignonnes, le laissa choir; jeta un petit cri et fit tomber aux pieds du roi un billet noué par une boucle de cheveux blonds.

— Je ne m'attendais guère, messire évêque, dit-elle en souriant, à faire voler de votre Plutarque une pareille poussière d'amour. Et quelle est la jouvencelle qui vous adresse de si galans billets ?

Amyot confondu, et qui n'entrevoit que trop la vérité, donnait en lui-même au diable la matresse du roi et les amoureux, et ne savait que répondre. Pendant ce temps-là, Diane rompt le cachet, dénouait le sceel et ouvrait le billet.

— Par sainte Phébé, ma patronne ! dit-elle, ce sont des amoureux bien savans... Ils s'écrivent en grec.

— En grec ! s'écria le roi dont le visage se rembrunit, car lui aussi il entrevoit la vérité. Lisez-moi ce billet en langue vulgaire, messire Amyot.

Et l'évêque tremblant, prit le billet, et lut d'une voix déconcertée : « Ma douce Marie, je ne puis languir davantage en ton absence, et j'ai trouvé un moyen certain de te voir. La jardinière du couvent, gâchée à prix d'or, m'introduira chez elle sous des habits de femme, promène-toi donc demain à la vesprée dans le parc du couvent. Adieu. Je

le sage auteur du Temple de Salomon; nous concluons de cet adage, vénérable par son âge avancé, que Krin adorait Suzanne Mouton.

Mais un beau jour, après un accès d'amour plus passionné que les autres, Suzanne se fit cet à part :

« Krin m'aime trop, ça m'embête... je me passe le mot parce qu'il rend ma pensée. Cet homme, à force de m'aimer, me transformera en femme de couleur... J'ai déjà le corps couvert de bleus, de noirs et de violets... je deviens tricolore... c'est vexant !... Mais comment me soustraire à la continuation des maltraitemens de ce cher Krin ? Si je le jette par la fenêtre, il reviendra par la porte... si je m'enfuis, il me dénichera et m'abimera de toutes sortes de coups... Que faire ?... oh ! une idée qui me flambe !... je vais le faire flaqueur en prison... c'est sûr... en n'en sort pas comme on veut... Je possède sur mon pauvre corps assez de confusions et de meurtrissures pour ça. »

En achevant ce monologue, la fille Mouton courut chez le commissaire; elle lui montra les diverses nuances dont elle était colorée, et le pria de faire arrêter l'honnête Krin.

M. le commissaire ne put se refuser à cette prière, Krin fut mis dedans, à son grand étonnement... et n'ayant plus rien à battre, il se battit lui-même et frappa les murs de sa prison.

Aujourd'hui, le voilà devant le tribunal; il est au banc des prévenus : Suzanne est à la barre des témoins.

M. le président demande à Krin s'il convient du fait qui lui est reproché. — Oui, monsieur, répond le timide Krin.

M. le président. — Vous avez déchiré les vêtements de cette malheureuse fille ? — Oui, monsieur.

M. le président. — Aviez-vous quelques motifs pour la maltraiter ainsi ? Krin. — Oui, monsieur.

M. le président. — Dites-les.

Krin. — Elle me faisait des traits nuit et jour, soir et matin, été comme hiver... Alors moi, l'aimant beaucoup, je la rossais.

Suzanne. — Tenez, messieurs, c'est vrai... je ne lui en veux plus... C'est un bon ouvrier... lâchez-le : qu'il aille travailler...

M. le président. — Vous avez été malade à la suite de la dernière scène ? Suzanne. — Presque rien... on m'a saignée... voilà tout. Que mon sang ne retombe pas sur lui !

Krin. — Ah Suzanne ! t'es trop bonne !

Suzanne. — Non, j'avais tort... car j'avoue les traits.

Le tribunal, désarmé par le pardon de la victime, n'inflige à Krin qu'un emprisonnement de six jours.

Krin. — Rien que six jours !... J'irai te demander pardon en sortant, Suzanne.

Suzanne. — C'est ça... je tiendrai le chocolat tout prêt.

Lefèvre, garçon restaurateur, faisant les extra (c'est sa spécialité), a trouvé un foulard, chose fort naturelle. Malheureusement il l'a trouvé dans un cabinet particulier, dans le chapeau d'un consommateur, et alors qui trouve vole. Bolvin traitait chez Cadet, *Au Puits sans vin* (saisissez bien le hétéroclite jeu de mots), sa femme et quelques amis. Pas n'est besoin de vous dire que l'amphytrion avait endossé le fin Elbeuf, qu'il avait le chapeau de soie imperméable et surtout son foulard de Lyon, réservé pour les grandes cérémonies. Le civet de la barrière, l'inévitable veau (le poulet froid de Balochard), la salade au chapon de Gascogne, le vin blanc à 6 sous avaient exalté les têtes. Le plus spirituel de la société chantait ses refrains égrillards, épuisait le répertoire de ses plaisanteries stéréotypées; on riait aux larmes. C'était le moment de tirer fastueusement le foulard des jours fériés. Fatal dénoûment ! Bolvin cherche vainement le précieux tissu. Lefèvre prétend ne l'avoir pas vu et s'indigne du soupçon. Puis il avoue qu'il a eu un moment de faiblesse.

Voler un foulard de trois francs quand il a cent écus chez lui, quand il est à la veille d'un mariage ! on le croirait à peine. Condamné à six mois d'emprisonnement, il a interjeté appel. Au banc des témoins est assise une jeune personne qui pleure pendant que Lefèvre est interrogé : c'est vraisemblablement sa future. La sentence est confirmée; mais la formule habituelle : *met l'appellation au néant* cause à la pauvre fille une joie qui sera malheureusement de courte durée. Elle essuie ses larmes, sourit au prévenu qui semble partager son erreur et lui sourit à son tour. Au sortir de la salle d'audience, elle est désabusée par l'avocat de Lefèvre, et l'on entend des cris perçans dans le couloir.

Les deux premières livraisons du grand et beau Dictionnaire français-anglais et anglais-français que MM. Firmin Didot avaient annoncé depuis trois ans, sont en vente. On peut donc juger du mérite de cet utile ouvrage exécuté par deux professeurs connus tous deux par leurs ouvrages et leurs travaux consciencieux, MM. Fleming et Tibbins. A l'aide des travaux de Ash, Johnson, Jodd, Webster, pour la partie littéraire, de ceux de Crabbe, de Ure et de Mac-Culloch, pour la partie technique, ce Dictionnaire sera aussi utile aux littérateurs qu'aux savans et aux praticiens. On ne sera plus embarrassé en lisant Walter Scott et Burns pour trouver l'explication des termes écossais.

L'Angleterre et la France sauront gré à MM. Didot de leur avoir donné un livre que les communications de plus en plus fréquentes entre les deux pays rendaient indispensable.

— Il doit paraître dans quelques jours, chez Amyot, libraire, n. 6, rue de la Paix, sous le titre de : *Essai historique sur la succession d'Espagne*, une traduction de l'important ouvrage, que le docteur Zœpfl, professeur de droit à l'université de Heidelberg, vient de publier et qui a causé une vive sensation en Allemagne. Cette traduction offrira d'autant plus d'intérêt qu'elle sera accompagnée de notes et de commentaires par un agent diplomatique français, qui a long-temps résidé en Espagne et qui en connaît à fond son histoire et ses institutions.

— Le Musée pour lire et les Robert-Macaire à 3 sous la livraison obtiennent un succès prodigieux. C'est que ces deux ouvrages sont en même temps des publications à très bon marché et des livres de luxe. La direction de M. Charles Philipon et la collaboration de tous ses camarades sont la garantie d'une exécution remarquable. (V. aux Annonces.)

» baise tes mains blanches. Crois à mon amour comme je crois au tien.

» FRANÇOIS, dauphin. » Henri II écoutait en silence et le sourcil froncé. Diane, la tête baissée, épiait à la dérobée tous les mouvemens du roi. Amyot restait anéanti. Enfin le roi leva les yeux sur lui et le regarda fixement. L'évêque se laissa tomber à deux genoux.

— Etiez-vous leur complice ? demanda le prince d'une voix sévère.

— Par le salut de mon âme, je n'étais que leur dupe, balbutia le malheureux qui voyait déjà s'ouvrir devant lui une prison d'état.

Henri se tourna vers Diane pour lui adresser des reproches. Mais il s'arrêta d'un regard de l'adorable créature pour fondre tout ce beau courroux; et il dit en souriant et en la menaçant du doigt :

— Voici bien de votre besogne, belle amie.

— Et vraiment oui, cher sire, ces enfans s'aiment, et j'ai eu pitié de les voir séparés, comprenant leur douleur, rien qu'en songeant à mes souffrances, si le sort m'éloignait de vous.

— Un rendez-vous ! un rendez-vous ! reprit le roi. Un rendez-vous, et la nuit, dans le parc !

— Votre majesté, au temps de nos jeunes amours, me donnait-elle les siens en plein Louvre et en plein soleil ?

— Mais il s'agit ici du dauphin de France et de la reine d'Ecosse...

— Qui sont fiancés et dont certain mauvais vouloir et l'intrigue seuls retardent l'union.

— Au fait, les discussions et les regrets sont inutiles. Il faut que cela se fasse, et se fasse sans laisser à la reine le temps de se remuer et de nous apporter des entraves. Le mariage se célébrera ce soir, dans une chapelle, et n'aura pour témoins que la régente d'Ecosse, la reine, mes fils et quatre seigneurs de ma cour, que je vous laisse le soin de désigner. Ils vous représenteront, belle amie, puisque de tristes convenances vous empêchent d'assister à cette cérémonie. Chargez-vous encore de m'amener ici le marié pour que je le gronde et le pardonne.

Il prit la main de Diane, la porta tendrement à ses lèvres, et sortit, laissant Amyot stupéfait, et ne comprenant rien à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait.

Diane suivit des yeux le roi, et quand il eut disparu, elle se mit à battre des mains avec une joie d'enfant.

L'ADMINISTRATION DE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE VERSAILLES (RIVE GAUCHE) ayant définitivement passé avec M. le ministre des travaux publics le traité en exécution de la loi du 1^{er} août 1859, et le versement du premier million ayant été effectué dans la caisse de la compagnie, les travaux vont être repris. Le cahier des charges, plans et devis sont déposés dans les bureaux de l'administration, rue de Vaugirard, 46; en conséquence, les personnes qui voudront en prendre connaissance et soumissionner ces travaux sont invités à se présenter depuis 10 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. Tous les renseignements seront mis à leur disposition.

Directeur: CH. PHILIPON

Chacun de ces deux ouvrages formera deux magnifiques volumes grand in-4°, imprimés par Lacrampe et C^o sur beau papier vélin satiné, de la fabrique d'Echarcon.

CARICATURES de mœurs, non politiques, par les premiers artistes du genre; texte par les principaux rédacteurs des journaux littéraires. — Chez **AUBERT**, éditeur des Albums de Salon: **MM. Jabet, Vieux-Beis, Crépin et Lajugan**, 6 et 8 fr.

LE Musée pour rire

100 LIVRAISONS à 5 sous pour Paris; 4 sous pour les départements. 33 livraisons sont en vente; il en paraît 5 tous les samedis.



LES CENT-ET-UN Robert-Macaire

101 LIVRAISONS à 5 sous pour Paris; 4 sous pour les départements. 50 livraisons sont en vente; il en paraît 5 par semaine.

CHEZ AUBERT, GALERIE VÉRO-DODAT.

Chaque livraison contient une jolie CARICATURE lithographiée et trois pages de texte. Prix de chaque ouvrage complet, 15 fr. pour Paris, 20 fr. par la poste. Le prix sera porté à 20 et 25 fr. à la fin des volumes.

Les souscripteurs qui adresseront un bon de poste de 20 fr. ou un billet à vue sur Paris, recevront les livraisons franco jusqu'à la fin de l'ouvrage; ils recevront gratis les Tables et couvertures en couleur.

CAISSE HYPOTHÉCAIRE.

AVIS. Le tirage des numéros indiqués des obligations qui doivent être remboursées le 1^{er} octobre 1859, a eu lieu le lundi 2 septembre, conformément à l'article 57 des statuts.

Les numéros sortis sont : Pour la 3^e série, le n° 20; pour la 7^e série, le n° 9; pour la 1^{re} série, le n° 8, pour la 10^e, le n° 1, et pour la 19^e série, le n° 10. Ainsi les obligations portant les numéros sortis pour chaque série, et les numéros correspondants de vingt en vingt, seront remboursés à partir du 1^{er} octobre 1859. La caisse est ouverte tous les jours non fériés, de 10 heures du matin à 3 heures de l'après-midi, rue Cadet, 5. Paris, le 2 septembre 1859. Le Directeur-général, PRIEUR.

Librairie de **FIRMIN DIDOT FRÈRES.**

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-ANGLAIS ET ANGLAIS-FRANÇAIS.

Rédigé sur le nouveau Dictionnaire de l'Académie, sur celui de Chambaud, Garner, Desbarres, et sur ceux de Ash, Johnson, Thodd, Webster, Crabbe, Ure, Mac-Culloch, etc. — formant 100 livraisons à 50 centimes chaque. Il paraît une livraison tous les samedis.

MÉDAILLE D'OR. Exposition 1859.

GRAISSE NOIRE A 40^e LA LIVRE

Les consommateurs de cet excellent produit, à l'usage des voitures, usines, etc., sont prévenus que le cachet MÉDAILLE D'OR, 1859, GRAISSE NOIRE BREVETÉE, sera empreint sur les caisses ou barils expédiés du seul dépôt, **A. AUDOUIN, RUE SAINT-AVOYE, 31.**

Avis.

PRIX des CHOCOLATS PERRON, rue Vivienne, 9.

SURFIN AU PUR CARAQUE, 5 fr.

SURFIN AU LAIT D'AMANDES, 4 fr.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

Le Dépôt de VANILLES et COCHENILLES tenu par **M. ROQUES** 1^{er} de Bordeaux, est maintenant rue du Faub. Poissonnière, 3.

BOURSES. — Paris, le 2 septembre. — Les fonds se sont relevés : le 5 0/0 au comptant a gagné 2 c., et à terme 4 c.; le 3 0/0 s'est fait en hausse de 3 c. sur ses deux cours; les autres rentes ne sont pas cotées. — La Banque de France et les obligations de la ville sont sans variation.

La caisse d'Épargne, sur ses deux titres, conserve son dernier cours; la caisse hypothécaire a 2 fr. 50 c. de hausse sur son cours d'hier. Dans les actions industrielles, le Saint-Germain n'est pas coté; la Rive droite gagne 1 fr.; la Rive gauche ferme avec 2 fr. 50 c. de baisse; Orléans et les plateaux conservent leurs taux derniers. Les

FONDS PUBLICS.	1 ^{er} cours.	Plus haut.	Plus bas.	2 ^e cours.	Clôt. préc.	PRIMES. — fin du mois.	fin prochain.
5 0/0, 1 ^{er} CL.	112 40	112 55	112 35	112 50	112 50	dt. 1.	...
5 0/0, 2 ^e CL.	112 40	112 55	112 35	112 50	112 50	dt. 1.	...
3 0/0, 1 ^{er} CL.	80 50	80 65	80 45	80 60	80 60	dt. 1.	...
3 0/0, 2 ^e CL.	80 50	80 65	80 45	80 60	80 60	dt. 1.	...
2 1/2 0/0, 1 ^{er} CL.	80 50	80 65	80 45	80 60	80 60	dt. 1.	...
2 1/2 0/0, 2 ^e CL.	80 50	80 65	80 45	80 60	80 60	dt. 1.	...
Nap. 1 ^{er} CL.	160 90	161 00	160 80	161 00	161 00	dt. 1.	...
Nap. 2 ^e CL.	160 90	161 00	160 80	161 00	161 00	dt. 1.	...
RENTES.							
du compt. à fin du m.	5 0/0 15	5 0/0 15	5 0/0 15	5 0/0 15	5 0/0 15	R.N.	...
d'un mois à fin du m.	5 0/0 15	5 0/0 15	5 0/0 15	5 0/0 15	5 0/0 15	R.N.	...
ESPAÑOL. Dette act.	25 3/4	25 3/4	25 3/4	25 3/4	25 3/4	PRUSS.	...
— différ.	11 1/4	11 1/4	11 1/4	11 1/4	11 1/4	AUTRICH.	...
— passiv.	6 1/4	6 1/4	6 1/4	6 1/4	6 1/4	— Lots.	...
— anc. diff.	5 3/4	5 3/4	5 3/4	5 3/4	5 3/4	PRÉMOY.	...
BELG.	103 3/8	103 3/8	103 3/8	103 3/8	103 3/8	— Empr.	...
— fin c.	— Banq.	...
— Banq.	77 5/8	77 5/8	77 5/8	77 5/8	77 5/8	— 5 0/0.	...
— fin c.	— 3 0/0.	...
— Soc. gén.	— fin c.	...
— réun.	— Migué.	...
— 3 0/0 belge	HOLLAND.	...
— fin c.	7 95	7 95	7 95	7 95	7 95	HAÏTI	...

quatre canaux s'améliorent de 5 fr., et les actions de jouissance sont toujours à 115 fr. Le Grand-Combes est coté 1,740, et l'Asphalte seysel, 200 fr.

Dans le fonds étrangers, l'actif s'est élevé à 26 et a fermé à 25 5/8; le passif à 6 1/4; les différences nouvelles ont monté de 3/4; les anciens de 1/4. Le 3 0/0 portugais reste au même prix. La rente de Naples ne varie pas. L'emprunt romain, non coté hier, s'est fait à 103. Les fonds belges 5 0/0 sont à 103 3/8, et la banque belge de 10 fr. sur son dernier cours; ses coupons sont toujours négociés au même prix. Les parties d'Autriche s'améliorent de 7 1/2 et les annuités d'Italie perdent 5 fr.

CHARGES. 3 mois. — AMSTERDAM, papier, ...; argenti, 57 1/2 — HAMBURG, papier, ...; argenti, 136 ... — Londres, papier, ...; argenti, 24 50 ... — Naples, pap., ...; arg., 428 3/4 Vienne, pap., ...; arg., 261 1/2

MARCHANDISES. — Huile colza dispon., ...; cour. du mois ...; 3 dern. mois, ...; 4 prem. mois 1860, ...

LYON, dispon., et courant du mois, ...; 4 dern., ...

Espr. 3/6 dispon., 175 ...; courant du mois, 172 50, ...; 3 dern. mois, 170, ...; 4 prem. 1860, 166 1/2. 50. 4 prem., 1860, 153, ...

ANGLAIS. — LONDRES, 3 sept. — 5 0/0 91 3/8 91 5/8 — Actif, 24 1/2. Passif, 5 7/8; différée, 10 1/2 — Portugais, 5 0/0, 30 1/2, d. 3 0/0, 20 1/2 — Brésiliens, 73 1/2 — Colombiens, 31 3/4 — Mexicains, 73 1/2 — Belges, 103 3/8 — Hollandais, 5 0/0 103 1/4 d. 2 1/2 3/8 nouveau empr., 101 1/4 — Danais, 75 1/2 — Russes, 111 1/2

HALLE AUX GRAINS. — 4 septembre. FARINES, les 150 kilogrammes. 1^{re} qté 2^e 3^e 4^e 50 à 83 75 à 79 75 à 79 74 à 55 GRAINS, Phœcolite. Froment, ... 43 ... à 44 ... — nouveau, ... Seigle, ... — nouveau, ... Orge, ... — nouveau, ... Avoine, ... — nouvelle, ...

MARCHÉ SAINT-MARTIN. — 3 septembre.

1^{re} qté. 2^e qté. 3^e qté.

Foin, ... à ... à ... à ...

Luzerne, ... à ... à ... à ...

Trèfle, ... à ... à ... à ...

Paille de blé, 27 28 25 27 22 23

d^e seigle, 29 30 27 28 ...

d^e avoine, ... à ... à ... à ...

MARCHÉ D'ENFER. — 30 août.

1^{re} qté. 2^e qté. 3^e qté.

Foin, ... à ... à ... à ...

Luzerne, ... à ... à ... à ...

Trèfle, ... à ... à ... à ...

Paille de blé, 26 28 ... à ...

d^e seigle, 30 38 ... à ...

d^e avoine, ... à ... à ... à ...

MARCHÉ SAINT-ANTOINE. — 3 septembre.

1^{re} qté. 2^e qté. 3^e qté.

Foin, ... à ... à ... à ...

Luzerne, ... à ... à ... à ...

Trèfle, ... à ... à ... à ...

Paille de blé, 27 28 ... à ...

d^e seigle, 29 30 27 28 ...

d^e avoine, ... à ... à ... à ...

TRIBUNAL DE COMMERCE DE LA SEINE.

CONVOCATIONS DE CRÉANCIERS.

An samedi 7 septembre 1859. — Faillites des sieurs: Sasia et Léon, marchands de nouveautés, syndicat, 10 h. — Collin, entrepreneur de bâtiments, syndicat, 10 h. — Geuret, sellier, syndicat, 10 h. — Poirier, menuisier, concordat, 10 h. — Brazier, limonadier, concordat, 10 h. — Roussel et comp. et nominativement Devilleuve, négociants, clôture, 10 h.

Le Directeur-Gérant: **BOUARIER.**

Paris. — Imprimerie de BETHUNE et PLON, rue de Vaugirard, 56.

ACAD. DE MUSIQUE.

On commencera à 8 h.

Robert-le-Diable.

opéra, 5 actes.

SCÈNE, G. DELAVERGNE.

Robert, Mario

Bertram, Levasseur

Un ermite, Seria

Alfred, Hens

Raimbault, Alexis

Bérault d'armes, Massol

Major domo, Dorey

Chevaliers: Charpentier, P. Prévost, Martin, Hubert, Trévaux.

Pr. de Gr. dade, Simon

Aumôlier, Quériau

Isabelle, mesd. Nau

Alice, Dorus Gras

Une dame, Laurent

Albess, F. Tréjames

2^e a.: Comton, mad. Na

thali: Fitzjames.

Mabile, mesd. Maria, Al-

bertine, Dumilâtre.

3^e a.: L. Mad Fitzjames.

TH. FRANÇAIS.

On commencera à 7 h. 0/0.

Les Étourdis.

coméd. en 3 a., d'Andrieux.

La femme jalouse.

drame, en 3 a., de P. de Marivaux.

Dorsan, St-Aulaire

Daraville, Mirecourt

Ferval, Auguste

Gervais

Blaisat.

Un volutier

Mme Dorsan, mesd. Manie

Cécile, Béranger

Eugénie, Anais

Justine, Avenel

OPÉRA-COMIQUE.

On commencera à 7 h.

Shérif.

opéra-com., 3 actes.

Paroles de scribe, musique d'Halévy.

Le shérif, Henri

Arnabell, Moreau Saliati

Edgard, Roger

Jorick, Flury

Trém, Palauti

Camille, Rossi

Keatt, C. Damoreau

RENAISSANCE.

On commencera à 8 h.

Carte blanche.

comédie en 1 acte.

L. Halévy, P. Dupont.

de Vaudreuil, Montdidier

de Lauboy, Polizard.

Fe Gersaint, Valzay.

Jean, mad. de Sauzay Théodore.

mad. de Fresnel Jourdain.

Las Boleros Robadas.

Le Fil de la Folle.

Dr. 5 a., de F. Goulié.

Fabius, Guyon.

le comte.

Chéry, Montdidier

Henri, Henry.

Un domestique, Fresco.

la folle, mesd. Nor. Sainti.

Fanny, Jourdain

Géline, Champéry.

El Marcobomba, o el Sargento Fanfaron.

Par les danseurs espagnols.

VAUDEVILLE.

On commencera à 6 h. 3/4.

Trop heureuse.

V. 2 a., M. LEROUX.

de Laugais, Fontenay

Edmond, E. Taiguy

Anna, mesd. E. Taiguy

Pauline, Baltazard

Louisa, Ravel

La Rose jaune.

vaudeville en 1 acte.

Simart, Lepointre

Randeuil, Hippolyte

Tessier, Philippe

Gros Pierre, Ludovic

Francine, mesd. Boche.

mad. Simart, Baltazard.

Mlle Rémond.

drame 3 acte.

Dauberville, Fontenay

Valier, Hippolyte

Rémond, E. Taiguy

de Beaumont, Fradille

Charles, Ballard

Gustave, Berger

domestique.

Camille, mesd. Fargueil

Marie, Taiguy

Gabrielle, Guillemain

mad. Lambert, Ravel

Thérèse, Mlle Desgacins.

VARIÉTÉS.

Relâche

pour cause de réparation.

GYMNASE-DRAM.

On commencera à 6 h. 0/0.

Catherine.

vaudeville, 1 acte.

Tarison, Klein

Eugène, Rhozevil

Brochet, Sylvestre

Hortense, mesd. Habcock

Catherine, Nongaret

Malvina.

v. 2 a., scribe.

Dubreuil, Ferville

Barentin, Tisserand

Arwed, Paul

Malvina, mesd. Sauvage

Callaride, Juliette

Marie, Habcock

Une Position délicate.

V. 2 a. Léonce, de Bernard.

de Tencuil, Tisserand

de Marancey, Paul

Fritz, Prague

Amélie, mesd. Habcock

mad. Marancey, Olympe

La Chanoinesse.

PALAIS-ROYAL.

On commencera à 6 h. 1/2.

Chante et choriste.

Vaudeville en 1 acte.

Mardoche, Sauville

Benjamin, Leménil

mad. Bardet, mesd. Mounin.

Constant, Dupuis

Louise, Josephine.

Les Enfants du délire.

tableau populaire, 1 a.

COCKIARD FRÈRES.

Télémaque, Achard

Malessart, Sauville

Crampon, Alcide

Daniel, Faugère

Roussseau, L'héritier

Poirier, Octave

mad. Morel, mesd. Mary

Toinette, Dupuis

Bruno le fleur.

vaud. 2 actes.

OGNIARD FRÈRES.

Bruno, Leménil

Costurier, Achard

Bauregard, Barthélemy

Gustave, Faugère

durand, Henry

Adèle, mad. Péroau.

Manon, Ninon, Main-

tenon.

Chansonnettes.

PORTES-S.-MARTIN.

On commencera à 6 h. 0/0.

Représentation de M. Van Amburgh.

Luttes et jeux de M. Van Amburgh, avec ses lions, tigres, léopards, panthères, etc.

La Fille de l'Emir.

Br. 2 a. Jemana, Maillan.

le sultan, Marius

Hamet, Vernet

Ouka, Heret

Scheik Islam, Auguste

un garde, Hippolyte

Izid, mesd. Poupot

Adèle, la petite Poupot

La Pie Voleuse.

On commencera à 6 h. 1/4.

Le Sylphe.

3 a. 3 tableaux avec prologue

Cyprien, Francisque

Maclou, Francisque J.

LA GAITE.

On commencera à 6 h. 1/4.

Le Sylphe.

3 a. 3 tableaux avec prologue

Cyprien, Francisque

Maclou, Francisque J.

Journée de l'étranger à Paris.

GALERIES DE VERSAILLES. — Ouvertes au public les dimanche, lundi et mardi. — Par billets, les vendred. et samedi. — Départs du chemin de fer d'heure en heure, depuis 1 1/2 du matin.

MOUSSE DE LUXEMBOURG. — Ouvert au public les dimanche, lundi et fêtes; aux artistes et aux étrangers munis de passe-ports, tous les jours, excepté le samedi.

MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE. Jardin-des-Plantes — JARDIN, ouvert tous les jours au public. — GALERIES D'HISTOIRE NATURELLE, les mardi et vendredi, de 3 à 6 heures. — GALERIE D'ANATOMIE, ouverte sur billets, les lundi et samedi, de 11 à 2 heures. — GALERIE DE BOTANIQUE, ouverte sur billets, les jeudis, du 11 à 2 heures.

MONNAIE ROYALE DES MÉDAILLES, 8, rue Guénégaud. — Ouverte tous les jours, excepté les 1^{er} du mois, dimanches et fêtes.

MUSEE MONÉTAIRE, 11, quai Conti. — Ouvert tous les jours, excepté les dimanches et fêtes.

CABINET DES MÉDAILLES, à la Bibliothèque, 63, rue Richelieu. — Ouvert les mardi et vendredi, de 10 à 2 heures.

MUSEE D'ARTILLERIE, 3, place saint-Thomas-d'Aquin. — Ouvert sur billets, les samedis, de 1 à 4 heures.

GARDE-MEUBLE DE LA COURONNE, 6, rue des Champs-Élysées. — On y est admis sur une carte d'entrée de l'intendant du garde-meuble.

GALERIE DES PLAN EN RELIEF DES PORTERESSES DE FRANCE, aux Invalides. — On peut la visiter avec une permission du ministre de la guerre.

CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS, 263, rue Saint-Martin. — Ouvert les dimanche et jeudi, de 2 à 4 heures, aux étrangers tous les jours.

CONCERT MUSARD, rue Neuve-Vivienne. — Tous les soirs, à 8 heures.

CONCERT DUFRENE, à l'entrée des Champs-Élysées, tous les soirs.

CONCERT DU CHALET, derrière l'Élysée-Bourbon. — Les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à 8 heures.

TIVOLI. — Grande fête les dimanche et jeudi.

CIRQUE FRANCOIS, aux Champs-Élysées. — Exercices équestres tous les soirs à 8 heures.

PANDORA aux Champs-Élysées. — Incendie de Moscou. MICROSCOPE ET DIORAMA, boulevard Montmartre.

— L'Italienne est vaincue ! L'Italienne est vaincue, s'écria-t-elle, et elle s'enfuit légère comme un oiseau.

Messire Amyot se releva enfin, essuya sa simarre, ramassa son Plutarque et se dirigea, plus stupéfait que jamais, vers le logis qu'il occupait dans le Louvre.

Pendant que Diane amenait François et Marie Stuart au Louvre, et que Catherine de Médicis, mandée par le roi avec ses fils, se rendait près du monarque, sans rien soupçonner des motifs qu'il lui en avaient fait donner l'ordre, Nicol et son fils se promenaient dans Paris et ne pouvaient se lasser d'admirer cette ville avec ses palais merveilleux et ses églises plus merveilleuses encore. Notre-Dame surtout excitait vivement leur enthousiasme, et ils passèrent presque toute la journée à parcourir sa nef et à s'arrêter devant ses ciselures qui tiennent du miracle. Sur ces entrefaites la nuit était venue, l'office du soir se terminait, et les deux Écossais se disposaient à regagner le Louvre où ils logeaient avec la régente, quand le jeune muet fit signe à son père de s'arrêter et lui montra un groupe d'hommes rassemblés sous l'une des portes latérales de l'église. Nicol prêta l'oreille. Ces hommes parlaient en langue écossaise, et l'un d'eux portait le costume des archers d'outre-mer attachés au service du roi de France. A peine eût-il entendu quelques mots de leurs conversations que Nicol devint pâle comme un trépassé sous son suaire et se prit à courir précipitamment vers le Louvre, sans s'inquiéter autrement de son fils qui se disposait à le suivre, quand un des hommes se détacha du groupe en disant :

— Nous sommes trahis !

Se mit à la poursuite de Nicol et le frappa d'un coup de poignard. Nicol, ébranlé par la violence du coup, s'arrêta un moment, mais il reprit sa course presque aussitôt avec une rapidité désespérée. Au même instant, son assassin tomba percé d'outre en outre par David, venu au secours de son père. Les autres voulurent d'abord venger le mourant; mais sur quelques paroles d'un jeune homme qui les accompagnait, et qui se cachait avec soin le visage sous un masque, ils se dispersèrent aussitôt de côtés différents et laissèrent la David seul près du cadavre. Alors le fils de Nicol essaya de rejoindre son père, mais il n'en retrouva les traces que dans la cour du Louvre; encore fût-ce par la traînée de sang que le malheureux avait laissée derrière lui. David

suivit cette traînée: elle le mena droit à la chapelle royale où se trouvaient réunis le roi, la reine, les deux fiancés et les témoins désignés pour assister à leur mariage. Suivant l'usage du temps, au moment d'échanger les anneaux, le prêtre allait leur présenter le calice consacré la veille, afin que les nouveaux époux y trempassent leurs lèvres, quand Nicol, paraissant tout à coup, saisit ce calice, le renversa et s'écria :

« Du poison ! du poison ! »

Puis, montrant un des archers écossais qui gardaient l'entrée de la chapelle :

— Lui, dit-il, lui ! l'assassin ! l'empoisonneur ! Et le pauvre nain tomba aux pieds de François et de Marie épouvantés; car telle était la violence du poison contenu dans le calice, que le tapis sur lequel était tombée la liqueur fumait, et se consumait, comme si un charbon ardent venait de son tissu.

Cependant on s'était emparé de l'archer et le roi allait l'interroger lui-même, quand le prieur de Saint-André parut tout à coup, haletant, éperdu, hors de lui.

— Ma sœur, ma bonne sœur, on attend à tes jours. Misérable assassin ! tiens, voilà ta récompense ! Et il frappa de son poignard, en pleine poitrine, le garde écossais qui tomba mort sur le coup. Au cri que jeta le mourant, Nicol se souleva, se débarrassa des mains de ceux qui voulaient panser sa blessure, et parvint à se dresser debout. Il vit alors le prieur de Saint-André s'avancer vers lui et vouloir parler; mais les forces lui manquèrent. Il retomba, et dans sa chute il étendit les bras comme pour chercher à se retenir. Ses mains rencontrèrent celles de Marie Stuart et du prieur de Saint-André et les réunirent.

— Oh ! mon fidèle, mon bon Nicol, je te comprends, s'écria la petite reine. Tu veux m'apprendre en mourant que je n'ai pas de plus fidèle et de plus sûr ami que mon frère !

Et elle embrassa étroitement le prieur de Saint-André. Nicol, qui se débattait contre les convulsions de l'agonie, voulut parler, mais il ne put que jeter un cri, et l'immobilité de la mort suivit ce cri. David, qui soutenait la tête de son père, la posa doucement à terre, alla droit au prieur de Saint-André, et lui fit un signe terrible de menace et de haine. Puis portant les mains avec désespoir à sa bouche, il tenta des efforts douloureux pour proférer une parole. Tout à coup, le sang jaillit de ses lèvres, et il

s'écria en montrant le frère naturel de Marie Stuart :

— Traître ! traître !

Ce fut là tout ce qu'il put dire, car il tomba sans connaissance.

Quant il revint à lui, le muet parlait, mais ses discours étaient ceux d'un insensé, et ne se composaient que de mots sans suite et sans idées. Il avait succombé à tant d'émotion, il était fou.

— Avant de quitter ces lieux pleins de sang, Marie Stuart s'avança près du prieur de Saint-André.

— Frère, dit-elle, mon cœur ne peut croire et ne croit pas que tu sois un traître. Mais les paroles insensées de ce pauvre enfant pourraient laisser sur toi, au yeux du roi, quelque vague soupçon. Jure donc sur le cadavre de ce fidèle serviteur, mort par dévouement pour moi, que tu es innocent.

Le prieur, sans hésiter, étendit la main sur le cadavre, et dit d'une voix ferme et calme :

— Je jure par toi, âme du paradis, je jure que je suis fidèle et dévoué à ma sœur bien-aimée.

Un flot du sang jaillit du cadavre et vint couvrir la main du prieur. Il pâlit, mais sans rien perdre de sa présence d'esprit :

— Vous le voyez, dit-il, son sang témoigne que je suis prêt à répandre le mien pour ma sœur.

— Dieu vous entende et vous juge ! jenne homme, dit la régente qui, depuis le commencement de ces horribles scènes, s'était rapprochée avec effroi de sa fille et n'avait point quitté sa main.

Ce fut à quinze jours de là, seulement, le 24 avril 1588, dans l'église Notre-Dame que furent célébrées les noces de Marie Stuart et du dauphin François. La jeune reine au pied de l'autel sa'ua son époux du nom de roi d'Écosse, et ce titre lui fut confirmé par les acclamations des commissaires écossais qui assistaient à cette cérémonie. Depuis lors, François et Marie furent toujours désignés par les qualifications de *Dauphin-Roi et de Reine-Dauphine*. (4)

S. Henry BERTHOUD

FIN.

(1) La *Petite Reine* est la première partie d'un roman intitulé *les Trois Chiens*.